

les suites d'une heure d'erreur pour ne point prendre un parti

— Mais... madame... murmura le duc d'une voix entrecoupée, les promesses que je vous ai faites... je les tiendrai....

— Il est trop tard, monsieur, dit-elle d'un ton sec.

— Trop tard ! ...

— Oui, car tout Paris aujourd'hui... Mon Dieu ! je l'ai bien vu ce soir... chez la marquise... et votre impertinent neveu me l'a bien fait sentir...

— Mon neveu ! exclama le duc avec une colère subite.

— Oui, répondit-elle. Votre neveu m'a laissé entendre, le plus impertinamment du monde, que j'étais... Oh ! non, s'interrompit-elle en fondant en larmes... jamais je n'oserai prononcer ce mot.

— Madame, s'écria le vieux duc, affolé par cette douleur si naturellement jouée que tout le monde s'y fût trompé, mon neveu est un sot à qui j'apprendrai le respect qu'il doit à sa tante la duchesse de Château-Mailly.

Madame Malassis jeta un cri et tomba évanouie dans les bras de son vieil adorateur.

— Touche à l'hôtel ! cria M. de Château-Mailly au cocher.

Le cocher tourna bride, redescendit l'avenue des Champs-Élysées et gagna la place Beauvau, où se trouvait situé l'hôtel de Château-Mailly.

Madame Malassis était encore évanouie, et le vieux duc lui prodiguait inutilement ses soins lorsque le carrosse franchit la grille de l'hôtel.

À l'exception du suisse, du valet de chambre et d'un palefrenier, tous les domestiques étaient couchés à l'hôtel.

Il n'y eut donc que ces trois hommes qui virent M. de Château-Mailly rentrer chez lui avec une femme en robe de bal, évanouie, et qu'il paraissait beaucoup aimer, à en juger par sa figure bouleversée et ses exclamations de douleur.

— Le duc étouffait en parlant.

On transporta madame Malassis au premier étage, dans la chambre qu'avait longtemps occupée la feuée duchesse de Château-Mailly. Là, le duc, amoureux et hors de lui, prodigua de tels soins à la veuve, l'appela de noms si tendres et d'une voix si brisée, qu'elle se décida à ouvrir les yeux et à promener autour d'elle un regard étonné.

— Ah ! enfin ! murmura le vieillard avec une explosion de joie, enfin, vous m'êtes rendue !

Elle le regarda et jeta un cri :

— Mon Dieu ! dit-elle, où m'avez-vous conduite ? Mais parlez, expliquez-vous ?

— Vous êtes chez moi, dit le duc.

— Chez vous !

— Et elle se dressa épouvantée, et répéta avec l'accent de la folie :

— Chez lui ! je suis chez lui ! Ah ! je suis perdue !

— Vous êtes chez vous, madame, répéta le duc, chez vous et non plus chez moi, car, avant trois semaines, vous serez duchesse de Château-Mailly.

Madame Malassis jeta un nouveau cri, mais elle ne crut point cette fois, devoir l'avoir l'accompagner d'une nouvelle syncope.

— Non, non, dit-elle, cela n'est plus possible... Vous m'avez déshonorée.

Et comme il paraissait ne pas comprendre, la future duchesse lui dit avec amertume :

— Vous êtes fon et cruel, monsieur... car vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de me ramener ici en plein jour, au grand soleil, comme votre femme, après m'y avoir furtivement introduite de nuit, en présence de vos domestiques... Ah ! c'est alors reprit-elle avec une ironie pleine de désespoir et qui avait de faire perdre la tête au vieux duc, c'est alors que votre neveu aurait le droit de dire nettement ce qu'il m'a laissé entendre aujourd'hui : " Mon oncle me vole son héritage en épousant sa maîtresse."

Et madame Malassis, qui avait calculé l'effet habituel de ces paroles et leurs conséquences les plus fâcheuses, se leva avec la

dignité d'une reine offensée, s'enveloppa dans sa robe et se dirigea vers qu'elle aperçut sur une chaise, et salua le duc de la main :

— Adieu, monsieur... dit-elle, vous m'avez perdue... Je vous pardonne...

Elle fit deux pas et ajouta avec un soupir :

— Parce que je vous aimais... Adieu ! ...

Et elle sortit, laissant le duc foudroyé et hors d'état de courir après elle et de la retenir.

L'adroite veuve descendit rapidement l'escalier de l'hôtel, passa comme une ombre devant la loge du suisse et se trouva sur la place Beauvau, et par suite dans le faubourg Saint-Honoré, en moins de cinq minutes.

Une autre que madame Malassis se serait contentée de prendre le duc au mot ; mais elle, elle savait son monde sur le bout du doigt, et n'était pas femme à jouer un rôle à demi. Il y avait environ deux ans que le duc soupirait à ses genoux ; il y avait un an qu'il avait parlé de l'épouser, mais faiblement d'abord et luttant contre force préjugés et force scrupules ; puis d'une façon moins évasive, à mesure que les liens dont la veuve l'enveloppait peu à peu se resserraient et se multipliaient.

Une seule considération arrêtait encore M. de Château-Mailly : l'écornement de la mésalliance...

Madame Malassis avait donc voulu frapper un grand coup, et la scène qui venait d'avoir lieu et que nous avons rapportée en était une preuve.

De la place Beauvau à la rue de la Pépinière, la distance était assez courte pour que la veuve se hasardât à la parcourir à pied, car, à trois heures du matin, dans le faubourg Saint-Honoré, on ne rencontre que fort rarement des voitures de place.

— Dans trois semaines, se dit-elle en s'éloignant d'un pas rapide, dans trois semaines je serai duchesse de Château-Mailly.

Si je ne m'étais pas évanouie, il était capable d'ajourner à trois mois ; si j'étais restée chez lui tout à l'heure j'étais perdue !

Et madame Malassis ajouta, avec un de ces sourires où l'âme d'une femme se révèle tout entière :

— Le duc a une clef du jardin. Dans une heure il sera chez moi.

La maison No. 40 de la rue de la Pépinière, qu'habitait madame Malassis, se composait d'un grand corps de logis donnant sur la rue, une véritable maison à locataires en un mot, et d'un pavillon situé au fond du jardin.

C'était ce pavillon que la veuve avait choisi pour demeure et où elle vivait avec trois domestiques, une cuisinière, une femme de chambre, un intendant, sorte de maître-jacques qu'elle avait depuis le matin seulement.

Ce dernier et la femme de chambre attendaient la veuve.

Bien qu'elle fût venue à pied, comme il faisait une belle nuit d'hiver bien sèche, on aurait pu croire que madame Malassis était rentrée en voiture.

Or, elle arrivait à trois heures du matin, en robe de bal, comme elle était partie. En route, elle avait fait disparaître toute trace de cette émotion passagère, pour ne pas dire simulée, dont le vieux duc avait été la dupe. Par conséquent ses gens ne pouvaient soupçonner aucunement qu'elle venait d'un tout autre lieu que de l'hôtel Van Hop.

Le pavillon occupé par madame Malassis était grand, spacieux, confortablement meublé, et se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Il avait deux portes :

L'une par laquelle on entrait habituellement, qui ouvrait sur un vestibule de marbre gris et noir et faisait face à la maison ;

L'autre, située au bas de l'escalier, donnait sur le jardin, et était masquée à demi par une charmille qui se prolongeait jusqu'au mur et aboutissait à une autre petite porte percée sur la rue Laborde, fort déserte en cet endroit non seulement la nuit, mais à toute heure du jour.

Cette porte était l'entrée particulière de madame Malassis, qui, cependant, ne s'en servait jamais en apparence du moins. Cependant, cette porte avait deux clefs,